

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour la démocratie économique

Ianik Marcil

Volume 53, Number 4 (296), June 2012

Nous ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcil, I. (2012). Pour la démocratie économique. *Liberté*, 53(4), 30–33.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

NOUS?
IANIK MARCIL

POUR LA DÉMOCRATIE ÉCONOMIQUE

[N]otre devoir est simple.
Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société,
se désolidariser de son esprit utilitaire...
Refus de servir d'être utilisable pour de telles fins...
Nous prenons allégrement l'entière responsabilité de demain.
PAUL-ÉMILE BORDUAS, *Refus global*¹

Je suis économiste.

J'analyse les statistiques pour comprendre les flux de transactions commerciales, l'épargne, l'endettement, le chômage, la productivité, la fabrication de biens et de services.

Je suis économiste.

J'ai vu cet homme et cette femme, plutôt âgés, assis sur la chaîne de trottoir, pleurant comme des enfants. Ils pleuraient : ils avaient perdu les économies d'une vie en jouant au casino, drogue dure financée par l'État.

J'ai vu une petite fille de huit ans à Chandler, brisée pour la vie d'avoir retrouvé son père pendu dans le garage parce qu'il avait perdu sa job. Une job qu'il n'adorait peut-être pas, mais qui lui permettait de

1. Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 73.

rêver à un avenir meilleur pour sa fille — un avenir qui s'est achevé au bout d'un papier bleu de mise à pied.

J'ai vu ce jeune homme de Saint-Sauveur contraint de vendre ses outils de menuisier pour payer son loyer, parce que son état de santé mentale ne rentrait plus dans les petites cases du ministère.

J'ai vu une de mes chums à Outremont se saouler la gueule à grandes rasades de cynisme parce qu'elle en avait plein son casque de vendre son temps à des plus cyniques qu'elle, comme on vole une idée à un enfant.

Je suis économiste, et ces femmes et ces hommes, je les ai vus accepter et subir dans l'enthousiasme les germes de leur malheur et de leur asservissement.

Ces hommes et ces femmes, je les ai vus fracasser leurs rêves, leurs idéaux, leurs désirs à coups de REER, de placements garantis, de formulaires d'évaluation de la performance, de rapports de vente, de lettres de congédiement pour cause de rationalisation...

De violence. De violence économique.

Je suis économiste. J'ai vu derrière les chiffres, derrière les statistiques, la violence économique. Le malheur, la faillite de l'espérance, le lien social fracassé sur le mur de l'obligation de performance, de la croissance à tout prix, de l'appât du gain.

Je suis économiste et le monde que j'observe a oublié le sens fondamental de l'économie : prendre soin de sa maison. Des siens. Des autres, aussi.

Le sens du travail, de la production d'objets utiles et beaux, d'échanges véritablement réciproques — la base même de la vie économique a été renvoyée au second plan. Isolée. Volée par des bien-pensants, détenteurs d'un insidieux pouvoir : celui qui s'approprie le monopole de la vérité.

De Chibougamau à Baie-d'Urfé, de Kuujuaq à Thetford Mines, de Québec à la baie des Chaleurs, les diktats de la marchandisation, de l'appât du gain et de la consommation à tout crin ont bouffé la créativité, l'empathie, la réalisation de soi, l'élan vers l'autre.

Au pays des humains, la démocratie sociale, politique et culturelle a été détruite par l'absence de démocratie économique.

Je suis économiste et je rêve d'un peuple qui ne soit pas assujéti à l'économie — d'un peuple qui construise sa solidarité sur les fondations de ses idéaux sociaux et politiques. Qui s'enivre des liens qui unissent ses citoyens les uns aux autres — dans le don à l'autre, celui

qui ne réclame pas la récompense des sentiments². Qui se fonde sur l'amitié, sur une liberté volontaire, contre tout asservissement.

Pourtant, au pays des humains, nous voici asservis, esclaves consentants. Une armée d'asservis où on ne lutte que pour soi. Où on ne lutte plus pour le *plus que soi*. Ce *plus que soi* auquel on participe, pourtant³. Que nous alimentons tous les jours de notre labeur et de notre consommation.

Je rêve d'une démocratie économique qui soit soumise à la démocratie politique, sociale et communautaire.

Je suis économiste et je rêve de libérer notre vie commune du joug asservissant de l'économisme.

Je rêve que de Montréal à Gaspé, d'Alma à Louiseville, de Valleyfield à Sherbrooke, le commerce cède sa place à l'échange de nos idéaux, que l'appât du gain se transforme en recherche du juste, que la production de marchandises soit aussi l'édification de la beauté, que des rapports de force émergent les rapports de faiblesse. Je rêve d'un Québec qui participe à la vie de la cité par la « communion de nos volontés et l'échange de nos pensées » comme l'écrivait La Boétie⁴, par le partage de nos aspirations humanistes — non par la performance, la productivité, l'offre, la demande, ces mécanismes impersonnels d'un marché omniprésent.

Je suis économiste, mais je n'ai jamais vu une offre, ni une demande, ni un taux de productivité marcher dans la rue : j'ai vu des hommes et des femmes travailler, produire, échanger, commercer. Je rêve d'un commerce agréable entre eux, celui de l'amitié, de la fraternité humaine — d'une démocratie économique.

Je suis économiste et j'emmerde les discours ploutocrates de mes confrères, savates aux pieds des puissants.

Je suis économiste et je rêve d'une démocratie économique qui terrasse à mort la putasserie perverse de l'appât du gain, qui anéantisse les pulsions vicieuses qui avilissent les aspirations humaines au profit des besoins marchands.

Une démocratie qui remette l'économie à sa place — dans laquelle les citoyens ne se définissent plus par leur performance, leur consommation ostentatoire ni leur soumission à des besoins imposés.

2. C'est le message de Pierre Charron dans *De la sagesse* (1601).

3. Selon les beaux mots de Gérard Allard, dans son introduction à l'ouvrage d'Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Sainte-Foy, Le griffon d'argile, 1985, p. 77.

4. *Ibid.*, section 23, p. 24.

Une démocratie qui se manifeste par la souveraineté du travail humain.

Une démocratie qui se définisse par ses rapports d'entraide et non par ses rapports de force.

Une économie qui valorise le bien et l'utile dans les marchandises qu'elle produit et consomme.

Une économie qui se fonde sur l'authenticité et la justice.

Une économie de l'Autre où l'empathie et la réalisation de soi remplacent la performance.

Une démocratie économique où la réussite personnelle soit la réussite collective.

Une démocratie économique où le Nous se conjugue au Je.

Je suis économiste et j'ai vu la violence économique travestie et déguisée en vertu de performance et de réussite.

Je suis économiste et je rêve que les gens de Montréal, de Malio-tenam, de Gatineau, de Rouyn, de New Richmond et de La Pocatière réinventent la production et l'échange de marchandises, au service de ce que nous avons de meilleur en nous, au service d'un « vivre-ensemble » qui nous libère plutôt qu'il nous asservisse.

Je suis économiste et je rêve de *notre* démocratie.